EXTRAIT

DU

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

SIXIEME PARTIE. 1)

CHAP. VIII.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE

L'ART DE LA GUERRE, RAMENÉ À SES VERITABLES PRINCIPES.

Si les circonstances le permettent, je me propose de continuer la rélation critique des campagnes de la révolution. Mais comme il n'est pas certain que mon service me laisse le tems de suivre cet ouvrage, j'ai pensé que la rélation de dix campagnes de plus ne saurait rien ajouter aux principes, et je me suis décidé à rassembler ici les maximes qui se trouvent répandues dans les six volumes.

---

1) Traité de grandes opérations militaires par le Baron de Jomini, seconde édition; 6 vol. et atlas; à Paris chez Magimel, libraire de S. M. l'Empereur, rue de Thionville.

J'ai cru faire plaisir à mes lecteurs en reunissant les principes epars dans une foule de faits historiques, et en formant de cet ensemble, une espèce de *Système* où l'on trouvera la base de toutes les combinaisons qui peuvent se présenter à la guerre.

Le principe fondamental, par l'application duquel toutes les combinaisons sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile, avec soixante mille hommes, peut en battre cent mille, s'il parvient à mettre cinquante mille hommes en action sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité du nombre devient, en pareil cas, plus nuisible qu'avantageuse; car elle ne peut qu'augmenter le désordre.

Les moyens d'appliquer cette grande maxime ne sont pas très nombreux; il suffit de lire les opérations de Napoléon et de Frédéric pour s'en faire une idée exacte. Je vais essayer de les indiquer tous.

1. Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvements. Le général qui reussit à mettre cet avantage de son côté est maître d'employer ses forces là où il juge convenable de les porter;

celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvemens à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à tems d'arrêter ceux-ci, lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible: celui qui attend est battu sur une de ses parties avant même qu'il soit informé de l'attaque. 1)

2. Le second moyen est de diriger ses mouvements sur la partie faible la plus importante. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurerait les chances les plus favorables et les plus grands résultats: telles seront par exemple les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable comme une mer, un grand fleuve sans ponts, ou une grande puissance neutre. 2)

Dans les lignes d'opérations doubles 3) et mor-

---

1) Voyez Chap. 6, Tome 5 du Traité de grandes opérations militaires.

2) Chap. $\frac{14}{4}$ de la seconde partie et Chap. $\frac{31}{5}$ de la quatrième.

3) Chap. $\frac{14}{4}$ de la deuxième et Chap. 4 de la 5me partie.

celées, les points du centre sont les plus avantageux; en y dirigeant la masse de ses forces, on accable les divisions isolées qui les gardent: les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert, et sont forcés à ces retraites excentriques ruineuses, dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick ont éprouvé de si terribles effets. Dans les lignes d'opérations *simples* et dans les lignes de bataille *contiguës*, les points faibles les plus avantageux sont les extrémités de la ligne. En effet le centre est le plus à portée d'être soutenu de la droite et de la gauche; tandis qu'une extrémité attaquée, sera accablée avant que les moyens suffisants puissent arriver des autres ailes pour la *soutenir*, attendu que ces moyens seraient beaucoup plus éloignés, et ne pourraient être employés que les uns après les autres. Une colonne profonde et à distances entières, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité; elles seront l'une et l'autre engagées et battue successivement; telles furent les causes des défaites de Rosbach et d'Auerstedt, de Leuthen et d'Austerlitz.

En exécutant, par la stratégie, un mouvement général sur l'extremité de la ligne d'opérations de l'ennemi, non seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut, de

cette extrémité, gagner facilement les derrières et les communications, soit avec *la base*, soit avec *les lignes secondaires*. Ainsi l'Empereur Napoléon, en gagnant, en 1805, Donauwerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne qui était sa base, et avec la Bohême, par où il aurait pu joindre l'armée russe qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en 1806 sur l'extrême gauche des Prussiens par Saalfeld et Gera.

3. Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même tems, à moins que l'on n'ait des forces très supérieures. Une armée de soixante mille hommes, qui forme deux corps d'environ trente mille combattants pour attaquer les deux extrémités d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frapper un coup décisif, en multipliant inutilement le nombre des moyens de résistance que l'ennemi peut lui opposer : elle s'expose même, par un mouvement étendu et désuni, à ce que l'ennemi rassemble sa masse sur un point et l'anéantisse par un effet terrible de sa supériorité. Les attaques multipliées sur un plus grand nombre de colonnes, sont encore plus

dangereuses, plus contraires au grand principe de l'art; surtout *lorsque ces colonnes ne peuvent* pas entrer en action au même instant et sur le même point. 1)

4. Pour pouvoir opérer un effort combiné d'une grande masse sur un *seul* point, il importe donc de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles. 2) Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes, que les lignes morcelées, les grands détachements, et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.

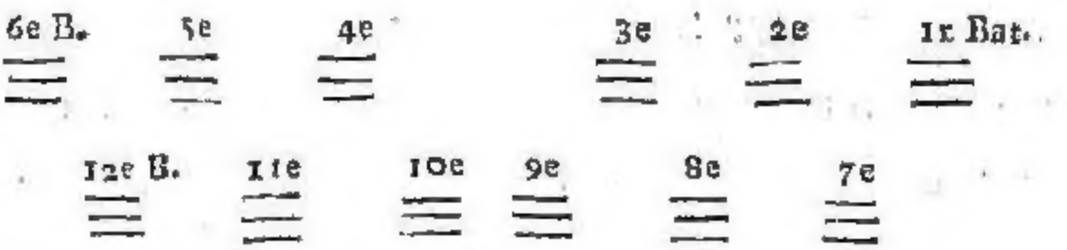
5. Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent donc avoir pour but de leur procurer en même tems *mobilité* et *solidité*. Il me parait que pour y parvenir, les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif doivent être composés de deux lignes de bataillons, outre la réserve;

---

1) Chap. $\frac{12}{6}$ de la deuxième partie, $\frac{34}{8}$ de la quatrième.

2) On n'entend pas par-là une colonne carrée pleine, mais que les bataillons soient disposés sur un terrain de manière à pouvoir arriver avec la même promptitude de tous les points vers celui qui serait attaqué.

chaque bataillon au lieu d'être déployé serait formé en colonne par divisions de la manière suivante. 1)



Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée, dont le flottement empêche l'impulsion si necessaire pour une telle attaque, et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe.

6. Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué, est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut, avec quelques petits corps de troupes légères, lui donner des inquiétudes sur plusieurs points importans de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas la force de ces corps, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses forces. Ces troupes légères ont en même tems le but essentiel de contribuer à éclairer l'armée.

7. Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et

---

1) Une Division est de deux pelotons; ainsi le bataillon étant de six compagnies ou six pelotons, aura trois divisions ce qui dans le fait le formera sur trois lignes.

des mouvements qu'il pourrait faire : l'espionnage est un moyen utile, à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins ; mais, ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer des petits partis sur toutes les directions, et il faut en multiplier le nombre avec autant de soin qu'il faut éviter ce système dans les grandes opérations ; on organise à cet effet une division de cavalerie légère, qui n'entre point dans les cadres combattans. Opérer sans ces précautions, c'est marcher dans les ténèbres, et s'exposer aux chances les plus désastreuses que pourrait produire un mouvement secret de l'ennemi. J'ai déja dit plus haut que ces partis pouvaient en même tems contribuer à inquiéter son adversaire sur des points importans, et l'engager ainsi à diviser ses moyens de resistance.

8. Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importans : il faut savoir les y engager. Lorsqu'on est établi sur ces points et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié : l'ennemi peut faire des contre manœuvres, et pour lui ôter ce moyen il faut, dès que l'on a gagné ses communications ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultané de ses forces.

Ce ne sont pas les masses *présentes* qui décident des batailles, ce sont les masses *agissantes* 1) les premières décident dans les mouvements préparatoires de stratègie, les dernières déterminent le succès de l'action.

Pour obtenir ce résultat un général habile doit saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque *de manière à faire engager toutes ses forces en même tems*, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.

Lorsqu'un effort basé sur de tels principes ne reussissait pas à procurer la victoire, on ne pourrait l'espérer d'aucune autre combinaison, et il ne resterait d'autre parti à prendre que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve de concert avec les autres troupes déja engagées.

9. Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre des parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue. 2)

La force d'une armée consiste dans son organisation, dans l'ensemble par le moyen duquel tou-

---

1) Voyez chapitre $\frac{26}{14}$ de la troisième partie.

2) Chap. $\frac{20}{8}$ de la troisième partie et chap. 10 de la cinquième partie.

tes les parties sont liées avec le point central qui les fait mouvoir: après une défaite, cet ensemble n'existe plus; l'harmonie entre la tête qui combine et les corps qui doivent éxécuter est détruite, leurs rapports sont suspendus et presque toujours rompus; l'armée entière est une *partie faible*, l'attaquer, c'est marcher à un triomphe certain. Quelles brillantes preuves de ces vérités ne trouvons-nous pas dans les opérations de l'Empereur Napoléon, dans sa marche sur Roveredo et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser; dans la marche d'Ulm sur Austerlitz; dans celle de Jéna sur Wittemberg, Berlin, Custrin et Stettin!

10 Pour rendre décisif ce choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait, en effet, que cinquant mille hommes fussent mis en bataille devant vingt mille, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi? Ce n'est pas seulement du soldat dont il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire: toutes les troupes sont braves lorsque les chefs montrent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte d'une discipline rigoureuse; il faut qu'il y courre par l'amour-propre de ne pas céder à ses officiers

en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on a su lui inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes. Ainsi les institutions qui tendraient à humilier des hommes qui doivent penser de la sorte, sont des institutions vicieuses et contraires aux succés des armées; un soldat doit obéir à un officier par le sentiment seul de l'autorité que les régles de la société accordent à celui-ci: cette autorité peut punir, et ne doit jamais avilir.

Un général doit pouvoir compter dans ses calculs sur le dévouement de ses lieutenants, pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait lieu là où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre; le second moyen est de remettre entre les mains de ce général le choix et le sort de ses lieutenants. S'ils sont parvenus à ce grade par le seul droit de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne posséderont presque jamais les qualités necessaires pour leurs importantes fonctions, et cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit par cet exposé rapide que la science de la guerre se compose de trois combinaisons

générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les opérations qui seraient parfaites sont celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parceque ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut. 1)

La première de ces combinaisons est l'*art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse*; elle se trouve développée dans le chapitre 14 de la deuxième partie, et dans le chapitre 4 de la cinquième. C'est ce qu'on nomme communément et impromptement un *plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination; car il est im-

---

1) Les guerres nationales où l'on doit combattre un peuple entier, font seules une exception à ces regles. Dans les guerres de cette espèce, il est difficile de soumettre sans se diviser, et lorsqu'on veut se rassembler pour combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconvéniens, est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes; parceque leurs travaux peuvent contribuer autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

possible de faire un plan général pour toute une campagne, dont le premier mouvement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième branche est l'*art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opérations primitive, ou de la ligne accidentelle.* C'est ce que l'on entend vulgairement par stratégie: la stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette seconde combinaison. On en trouve les principes dans les chapitres sus-mentionnés, et dans le chapitre 6 de la cinquième partie.

La troisième branche est l'*art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille.* C'est proprement l'art des combats, que plusieurs auteurs ont appelé *ordre de bataille*, et que d'autres ont présenté sous le nom de *tactique.*

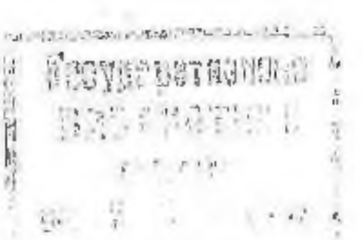
Voilà la science de la guerre en peu de mots: c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'en 1800 et 1805; c'est par la même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Le système de l'Empereur Napoléon présente une application constante de ces principes inva-

riables; c'est dans sa conduite qu'il faut chercher des applications, et c'est dans ses combinaisons que l'on peut apprendre l'art de vaincre et l'art de tirer d'immenses résultats de ses victoires.

Fait à Posen le 5 *décembre* 1806.

Revu à Paris le 10 *février* 1810.

JOMINI,

Colonel employé près S. M. l'Empereur et Roi.